

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le Repos du guerrier

La Camera obscura du postmodernisme de Pierre Milot, Montréal, l'Hexagone, 1988, 91 p. (Coll. Essais littéraires).

Joseph Bonenfant

Number 53, Spring 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38983ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bonenfant, J. (1989). Review of [Le Repos du guerrier / *La Camera obscura du postmodernisme* de Pierre Milot, Montréal, l'Hexagone, 1988, 91 p. (Coll. Essais littéraires).] *Lettres québécoises*, (53), 57–58.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le Repos du guerrier

La Camera obscura du postmodernisme de Pierre Milot, Montréal, l'Hexagone, 1988, 91 p. (Coll. Essais littéraires).

Voici un livre dont on ne peut faire qu'une bouchée si on s'est un jour posé la question de savoir ce qu'étaient devenus, ou deviendront, les praticiens et les théoriciens de la « nouvelle écriture ».

L'hypothèse en est simple : le postmodernisme est tout simplement la « reconversion de l'avant-garde dans l'économie de l'institution littéraire. Sa camera obscura » (p. 11). N'oubliant jamais cette prémisse, Pierre Milot entreprend, du point de vue d'une sociologie littéraire fortement inspirée de Pierre Bourdieu, d'examiner analytiquement les enjeux qui ont marqué les grands jours et les meilleures productions de *La Barre du jour/La Nouvelle Barre du jour* et des *Herbes rouges*. Voilà qui aurait pu être l'équivalent de jouer avec des explosifs, le regard étant extérieur et l'approche plutôt philosophique. Mais il me semble que ce danger a été écarté. Le livre laisse plutôt l'impression d'une cohérence à toute épreuve, certains diront banale, ou réductrice. Il faut louer l'effort de Milot, patient et minutieux, pour tirer au clair les tenants et aboutissants de la modernité littéraire québécoise. Les concepts d'avant-garde, de modernité et de postmodernité sont clairs et opératoires, et même celui de l'homologie parisienne récurrente, frappante si on regarde l'influence de *Tel Quel* ici, et celle de Philippe Sollers. Dans les années trente, c'était *Esprit* et Jacques Maritain. Où est le progrès?

Le chapitre six, inédit, relatant les querelles capitales entre Habermas et Lyotard au sujet de la postmodernité, pourrait faire à lui seul l'objet de cet article, tant les définitions historiques de l'avant-garde et les positions polémiques des acteurs sont délimitées avec justesse et clarté. Les deux protagonistes s'accusent de néo-conservatisme. Habermas se méfie de tout autoritarisme (étatique ou esthétique); Lyotard affirme que le postmodernisme implique de fait une « crise des récits » et



Pierre Milot

constitue un autre nom de l'avant-garde. Et chacun, à chaque fois, de rebondir. Mais Lyotard fait-il vraiment de la « démythification théorique » une illusion? Arrive alors dans la bataille Scarpetta, l'homme de la reconversion, pour qui le postmodernisme est dénonciation du totalitarisme, et pour qui la mort des avant-gardes implique le retour à la lisibilité, le retour du sujet et le retour du sacré. Voilà donc, légèrement canonisés, Jacques Henric, Bernard-Henri Lévy et Sollers, et, par-dessus le marché, quelques québécois, comme André Beaudet et François Charron. J'ai l'air d'aller vite; pas du tout. Ce n'est que dans ce dernier chapitre qu'on comprend quantité de démonstrations appartenant à des chapitres antérieurs, et où on n'avait pas compris tout de suite que la « reconversion postmoderne » est la condition radicale pour être absorbé dans quelque giron maternel institutionnel. Milot, même ironiquement, ne lésine pas sur la vérité : « L'institution littéraire est le repos du guerrier » (p. 42).

On comprend mieux, maintenant, le principe de reconversion qui transmute des valeurs avant-gardistes, comme le procès sans sujet et l'illisibilité, en valeurs postmodernistes, comme le retour

du sujet et la nouvelle lisibilité. On comprend mieux aussi comment des parangons d'avant-garde comme Charron et De Bellefeuille, après des errances dans les déserts de l'avant-garde, ont eu, à un moment donné, « un sens du placement bien compris » et sont devenus, « d'héritiers en attente de succession », lauréats du prix Émile-Nelligan. On se faufile dans l'institution comme on peut, n'est-ce pas? Milot semble ainsi creuser un large fossé entre l'institution-succession et l'avant-garde-subversion. Tout ne me paraît pas aussi simple en ce qui concerne les « processus institutionnels et les conflits de légitimité ». L'avant-garde m'apparaît, autant que l'institution, davantage comme une fonction que comme un lieu. Les avant-gardes historiques (romantisme, symbolisme, etc.) finissent toutes, certes, par une intégration institutionnelle, car l'institution est une bouche d'ombre. Mais rien ne dit qu'une institution qui renouvelle son discours et ses pratiques ait moins de valeur sociale ET littéraire qu'une avant-garde qui répète toujours les mêmes rengaines, les mêmes lubies, les mêmes querelles, surtout en milieu clos.

Dans les chapitres deux, trois, quatre et cinq, Milot examine, au fil d'articles déjà parus ailleurs, des cas particuliers fort intéressants, des cas d'espèce,



pourrait-on dire, qui illustrent tous, globalement, comment des agents de l'avant-garde font un travail d'institution, et des instances de l'institution, un travail de légitimation. Cercle heureux dont on se demande comment on pourrait s'en échapper si on pouvait le souhaiter mais, plus dramatique encore, cercle de feu que, contre toute raison, on traverse assez facilement dans les deux sens.

On aurait été déçu que Milot oubliât les «œuvres» et «le nom de Larose», grand pourfendeur des institutionnalisations galopantes. Milot expose de façon convaincante la tendance, chez Larose, à réduire l'avant-garde littéraire de *La BJJ/NBJ* à du contre-culturel régulateur, ou même inspirateur, et comment sa stratégie pamphlétaire a haussé «son propre crédit de notoriété»; à preuve, les visions gratifiantes d'*Actualité*, et les critiques dithyrambiques de Jean Éthier-Blais et de Lise Bissonnette qui ont vu du génie là où il n'y avait que «l'homologie récurrente» avec Paris. «Le capital va au capital», affirme Milot avec un brin d'imprudance. Qui, en effet, de Larose ou de Milot, est le moins tributaire du grenier à blé parisien? Une chose est claire cependant : ce sont les positions épistémologiques divergentes de l'un et de l'autre. Cela dit, les deux quêtes de légitimité sont «homologues».

Dans le chapitre «les livres parlent : de l'imposture et des imposteurs», Milot plante des banderilles amicales, et même drôlatiques, dans les épaules d'André Beaudet (qui n'en mourra pas). Il analyse sa posture d'exclu et d'écrivain agréablement maudit, et il semble le féliciter, non sans complicité, pour son «sens du placement» et ses «références

légitimes». Il y a ici la sourdine d'un sourire. Dans l'analyse du livre de Michel Muir, Milot, en revanche, est d'une placidité surprenante; ça n'arrangera rien de le traiter de «pamphlétaire sacerdotal»; Muir en sera peut-être même réconforté. Il aurait fallu être plus sévère avec ce Don Quichotte qui en dénonçant les errements des *Herbes rouges* se gargarisait de la damnation de toute une civilisation. En ce qui concerne Claude Beausoleil, je ne le trouve pas «enclin au consensus institutionnel» plus qu'il ne faut; et qu'«il opère un certain effet de normalisation de la nouvelle poésie québécoise» m'apparaît une affirmation parfaitement applicable au cas de Milot lui-même. Les études sur Muir et Beausoleil sont molles et décevantes. De plus, il manque une conclusion à ce chapitre. Car de quoi y est-il question sinon de jeux de coude et de clins d'œil d'avant-gardes (rationnelles ou impressionnistes!) travaillant à se creuser une niche institutionnelle?

De l'échange épistolaire, *À double sens*, de Hugue Corriveau et de Normand De Bellefeuille, Milot ne pense pas grand bien. «Confusion conceptuelle». Théorie en perte de vitesse et poses textuelles; pensée en panne; «tractation qui frôle la dénégation». Rien de moins. Quel intérêt trouver à cette dépréciation globale? On peut au moins lire dans cette correspondance les traces d'une joute intellectuelle témoin d'une époque, avec ses obsessions, ses lubies, ses tentatives d'estocade; y voir au moins un amusement. Il est vrai que ce livre est tombé comme une roche dans l'étang littéraire. On aurait espéré qu'un sociologue de la littérature pût en faire une bombance minimale, ne serait-ce qu'en en démontant à fond l'argument et la raison. Quant

au livre de Pierre Bertrand sur *L'Artiste*, je me suis demandé ce qu'il venait faire dans la discussion. Le fait d'exhiber sa solitude et sa singularité doit-il nécessairement faire pleurer?

Plusieurs écrivains qui ne savaient pas, me semble-t-il, ce qu'ils faisaient dans l'avant-garde littéraire québécoise, ont été embarqués de force par Milot dans la galère de l'institution. Eh bien! qu'ils y restent! Quant à l'auteur de *La Camera obscura*, s'il n'y est pas déjà, il le sera bientôt, et ce sera pour longtemps. Son livre est tellement un «bon placement» que je n'hésiterai pas, sous certaines réserves déjà faites, à le conseiller à quiconque voudra faire en quelques heures le tour d'une question qui n'a pas fini de faire couler de l'encre et qui peut se formuler ainsi : «Dans quelle mesure, et pour combien de temps encore, la génération des écrivains de *La Nouvelle Barre du jour* et des *Herbes rouges* constitue-t-elle une avant-garde littéraire au Québec?» □

Joseph Bonenfant

Si vous vous intéressez à la littérature québécoise et à nos écrivains, pourquoi ne pas vous abonner à

Lettres québécoises ?

C'est une revue qui leur est entièrement consacrée.

Aidez-nous à parler et à faire parler d'eux.

Lettres québécoises,
C.P. 1840, Succ. B, Montréal, Québec,
H3B 3L4

Tél.: 525-9518

ABONNEMENT

Nom.....

Adresse

à commencer avec le numéro

Canada	\$12.00
USA	\$12.00 (U.S.c.)
Europe	\$18.00
Institutions	\$15.00
De soutien	\$30.00